

CAMY Jean  
Centre de Recherche et  
d'Innovation Sportives  
UNIVERSITE LYON I  
E.R.A. C.N.R.S. 631  
UNIVERSITE LYON II

VINCENT Guy  
Centre de Sociologie de  
l'Education  
E.R.A. C.N.R.S. 631  
UNIVERSITE LYON II

# JEU TRADITIONNEL ET "CULTURES CORPORELLES" POPULAIRES (1)

Les "jeux traditionnels" sont une des formes par lesquelles s'exprime la culture d'un groupe. Constituent-ils pour autant un des moyens privilégiés pour saisir ce qui pourrait relever d'une "culture corporelle" ? Rien ne permet de penser que certaines pratiques (médicales, sportives, etc...) soient par essence susceptibles d'exprimer de façon privilégiée la "corporelité". En effet si celle-ci se présente sans doute comme inhérente à la condition humaine, elle désigne aussi un procès historique et social de qualification. Il y a donc un risque de succomber à une forme "d'ethnocentrisme" si l'on utilise sans précautions les concepts élaborés pour analyser les sociétés contemporaines, celui "d'habitus corporel" par exemple, ou des notions comme celle d'"activités physiques et sportives". Dans les "jeux traditionnels", y compris ceux que l'on pratiquait en France à la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle, la référence à une dimension corporelle ne peut avoir le même sens que dans le cas des pratiques sportives qui se développent à la même époque. Privés d'un certain nombre d'institutions et de savoirs susceptibles d'en affirmer la spécificité, ils paraissent complètement intégrés à une "manière d'être". Aussi lorsque l'on cherche, comme nous allons essayer de le faire, à repérer les types de "mobilisations corporelles" que supposent certains de ces jeux. Nous n'ignorons pas que celles-ci participent d'un ensemble dont le découpage ne renvoie pas à des principes d'analyse universellement pertinents.

....

(1) Ce travail émane pour une large part de la recherche conduite sous l'égide de la Mission du Patrimoine Ethnologique sur "Les processus d'identification et de différenciation culturelle à Givors". Outre les auteurs participant à cette recherche : R. GILBERT, J.C. MERMET, E. PARDELL, L. ROUILLEAU, A. VINCENT et J. DUHART.

Nous avons pris comme référence deux "ensembles culturels" sur lesquels nous avons travaillé : Givors, une petite ville industrielle de la vallée du Rhône au sud de Lyon, et le Pays Basque (plus particulièrement ses trois provinces du nord : Labourd, Soule et Basse Navarre).

Au sein de ces "collectifs", les pratiques utilisées sont multiples, chacune pouvant être associée à des événements particuliers, cérémonies ou fêtes. Cependant, au tournant du siècle, deux jeux occupent une place prépondérante et peuvent-être considérés comme emblématiques : il s'agit respectivement des joutes et de la pelote basque (2). Il y aurait quelque naïveté à imaginer que ces emblèmes expriment de façon univoque l'identité du groupe. Les processus d'emblématisation ne sont pas étrangers aux conflits et aux luttes qui traversent les collectifs, même s'ils n'y sont pas toujours aisément repérables. Cependant l'existence de ces emblèmes, les larges mobilisations qu'ils ont réalisées dans les populations, montrent au moins leur aptitude à recevoir simultanément des significations parfois différentes. Ceci suffit sans doute pour qu'on accorde un certain crédit à leur capacité à symboliser des "manières d'être".

Essayons de décrire rapidement les formes de "mobilisation corporelle" réalisées dans ces jeux.

Les joutes voient s'opposer deux adversaires juchés à l'avant ou à l'arrière d'une embarcation propulsée par un équipage de rameurs. La longueur des lances, leur relative souplesse, la dimension du "tabagnon" (nom donné à la plateforme située à l'arrière du bateau et sur laquelle prennent place les jouteurs) font des joutes givrines non pas une sorte d'escrime comme les joutes languedociennes, mais une épreuve de force, de résistance à la poussée de l'adversaire et du bateau dont il est solidaire. Lorsque l'on a affaire à de bons

(2) Qu'il nous soit permis de remercier ici la Fédération Française de Pelote Basque et tout particulièrement M. DUFFAU qui nous a confié de précieux ouvrages.

.../...

spécialistes, les lances cintent et les bateaux s'immobilisent sous l'effort intense des joueurs arc-boutés. Le contact peut durer plusieurs secondes avant que l'un d'entre-eux ne cède. La résistance au choc dans des conditions d'équilibre précaire paraît être la qualité essentielle des joueurs. Mais le jeu suppose aussi un certain courage et une nécessaire confiance dans l'adresse de l'adversaire : chaque lance dispose en effet à son extrémité de crampons en fer, couronne de pointes acérées qui vont venir se fixer dans le plastron à quelques décimètres du visage.

La pelote basque ne fait pas courir de tels risques aux joueurs. Le Rebot, forme sans doute la plus prestigieuse de tous les jeux qui la composent, du moins à la période qui nous intéresse, met toutes les autres formes du jeu, l'accent est mis non seulement sur la force mais également sur l'agilité des joueurs. A vrai dire, selon les postes occupés on insiste davantage sur l'une ou sur l'autre de ces qualités. Aux "chacharis" agiles et vifs correspondent les "refileurs" aux bras puissants, mais pour tous l'astuce est requise. De Gaskoïna, l'un des plus célèbres joueurs du milieu du XIXème siècle, on disait d'une formule communément utilisée pour les meilleurs pelotaris, qu'il faisait valoir "non seulement la puissance de ses muscles mais surtout la finesse de sa tactique".

Même si la référence à la force apparaît dans les discours des adeptes ou des commentateurs de ces pratiques, on voit bien que cet usage renvoie à des formes de "mobilisation corporelle" différentes : quel rapport entre l'effort résistant du joueur et la trappe du "pelotar" projetant sa balle à plus de cent mètres parfois ? Doit-on également remarquer que dans ces trois cas la force seule ne suffit pas pour exprimer une excellence mais que s'y associent d'autres "qualités physiques", agilité, adresse, souplesse ou sens de l'équilibre ?

L'appréciation portée sur les joueurs dépasse la simple efficacité motrice pour célébrer les "valeurs fondamentales du groupe". Plus exactement le jeu évoque ces valeurs, un travail symbolique établissant

.../...

....//

entre eux des liens nécessaires.

Lorsque la pratique réactive le souvenir de ceux qui s'y sont illustrés, nous avons là une des formes de ce travail symbolique.

A Givors, les héros populaires sont aussi des jouisseurs de légende.

J.M. JOU est une de ces figures : colosse qui conduisait le défilé de la "vogue" de Givors (fête patronale) en jonglant avec une massue, il est mort en recevant dans ses bras un ouvrier qui chutait d'un échafaudage. Mort en sauvant, il s'inscrit dans une tradition de solidarité qui donne à sa force exceptionnelle un champ d'exercice exemplaire (3).

Perkain est sans doute un des plus célèbres joueurs de

pelote du Pays Basque, le premier en tout cas qui apparaisse dans le légendaire des grands joueurs. Défié par un rival alors qu'il était

pourchassé par la Police thermidorienne, il se rendit néanmoins à

Ainhos pour disputer une partie qui avait attiré plus de cinq mille

personnes. Lorsque à la fin de celle-ci et à l'annonce de sa victoire les gendarmes voulurent l'arrêter, il tua d'un coup de sa pelote

celui qui dirigeait le détachement et s'enfuit protégé par la foule..

Ce qui est ainsi mis en scène c'est non seulement un talent de joueur

exceptionnel, une force rare mais surtout son courage et son sens de

l'honneur (ne pas se dérober, quoi qu'il en coûte, à un défi) et sa

capacité surtout de résister à une autorité perçue comme étrangère.

En évoquant la figure des héros, leur capacité à illustrer

certaines des valeurs essentielles à la pérennité des collectifs dont

ils sont issus, on pourrait se méprendre sur la nature des ces phénomènes.

L'émblématisation de certaines pratiques, l'émergence de héros

sont bien liées à des situations, à des rapports sociaux. Comment les

joueurs, pratiques traditionnelles des marinières, sont-elles devenues

au moment où ceux-ci avaient pratiquement disparu de Givors (où du

....//

(3) Cf. J. CAMY et G. VINCENT "Fêtes à Givors" in Education, Fêtes et cultures, P.U.L., 1980.

.../...

moins ne représentaient qu'une infime minorité de la population active de la ville) la pratique de tous les Givordins ? Sans prétendre répondre à une telle question nous pouvons en tout cas remarquer qu'elles ont constitué une forme d'expression essentielle de la

cohabitation. C'est le lieu où les différences entre les principales composantes de la population, vignerons et métallurgistes qui pratiquent une forte homogamie, sont à la fois assumées (les collectifs supportent leurs champions) et magnifiées (tous les Givordins se rassemblent pour fêter le vainqueur). On peut également évoquer la capacité des fêtes comme pratique des plus anciens Givordins à

assurer la fusion dans la communauté des vagues successives d'immigrés. Mais leur efficacité dans ce domaine tient aussi à la présence du fleuve dans leur déroulement, ce Rhône qui envahit régulièrement les habitations et occasionne ainsi comme une fête où le secours donne accumule un profit symbolique pour la collectivité givordine toute entière. Ainsi nous voyons que ces productions culturelles appartiennent bien à cet "intermonde", cher à Merleau Ponty, entendu comme l'espace où à tout moment s'engouffrent, entre passé et avenir, entre nécessité de nature et vœu de raison, l'entreprise des sociétés.

C'est un long travail d'appropriation et de spécification qui conduisent les fêtes à leur forme givordine et la pelote à devenir basque et nous ne referons pas ici l'histoire de leurs transformations respectives. Relevons simplement pour la période qui nous concerne, quelques uns des éléments de ces transformations.

La plupart des historiens de la pelote basque (4) considèrent que la substitution du gant en cuir par le gant en osier

(chistère), intervenue au début de la seconde moitié du XIXème siècle, scelle l'originalité du jeu basque. Les conditions dans lesquelles elle a pu intervenir et surtout se diffuser montre la perméabilité du

.../...

(4) Citons ici quelques uns d'entre les plus célèbres : Peña y Goni, E. BIAZY, C. D'ELBEE.

.../...

tissu social basque à ce genre d'innovation qui s'est rapidement imposée. L'existence d'un vaste réseau d'échange et de circulation de joueurs "professionnels" entre la France, l'Espagne et les pays d'Amérique du Sud (Argentine, Uruguay) conduit, pour assurer la supériorité du groupe, à s'emparer de toutes les innovations efficaces et à les faire valoir sur les terrains de confrontation. Nous sommes ici au coeur du problème soulevé par Y. BAREL pour qui il ne peut y avoir de société locale sans une "gestion de l'intérieur" du paradoxe de la modernité universalisante et de la singularité territoriale (5).

L'introduction d'une "éthique sportive" dans les fêtes ou dans le jeu de quille conduit à une autre forme de gestion.

Comme nous le montre l'histoire de M. EYDAN, dix-sept fois champion de France de toutes (6), c'est un autre rapport à l'activité qui apparaît ainsi : réquisition de tout un ensemble de capacités corporelles clairement identifiées et donc spécifiées, travail d'ascèse et d'innovation technique étroitement imbriqués.

Mais cette nouvelle façon de faire, même si elle a rencontré certaines formes de réprobation, correspond à une transformation en profondeur de la société givordine : l'entrée d'une rationalisation systématique des efficacités dans un domaine où elles n'avaient pas cours, une autre façon de s'inscrire dans le temps de la fête et d'y vivre sa "corporelité".

"Il est vrai de dire que le corps sent, désire, se meut et s'oriente au milieu des choses et des vivants avant toute décision de l'esprit, qu'en lui sont inscrits mon identité et mon histoire, mais il ne saurait être déchiffré sans que ce travail le modifie, change son identité et son histoire" (7).

- (5) Y. BAREL "Modernité, code, Territoire", in Les Annales de la Recherche Urbaine, n° 10/11, Juin 1981.
- (6) J. CAMY "Les fêtes à Givors : un jeu traditionnel devenu sport" Colloque I.C.S.S., Paris, 1983.
- (7) C. LEFORT, Sur une Colonne Absente.